

# **Routes et déroutes de l'espérance dans la société d'aujourd'hui**

**par Frédéric  
de CONINCK,**  
*sociologue,  
professeur à l'École  
nationale des Ponts et  
Chaussées, Paris.*

**O**n observe aujourd'hui, dans les sociétés riches, une crise de l'espérance. C'est presque une banalité de le dire. Les journaux nous servent mois après mois des enquêtes sur le moral des Français et des Européens. Même lorsque ce moral est bon, il concerne un horizon tout proche : celui de l'année qui vient, des quelques années qui viennent, au grand maximum. Une telle espérance nous semble manquer singulièrement de souffle. La tonalité des médias, de son côté, est volontiers sinistre et cela plaît au public. Après la Deuxième Guerre mondiale, toute une génération d'Européens s'est mobilisée en espérant que ses enfants vivraient mieux qu'elle et cet espoir n'a pas été déçu. Mais les parents d'aujourd'hui pensent rarement que leurs enfants connaîtront une meilleure vie que la leur. Il est devenu bien difficile de se projeter loin dans le futur. Les horizons temporels de raisonnement sont de plus en plus courts. On évalue le succès d'un projet au bout de quelques mois, voire de quelques jours. Les mots de l'Ecclésiaste, traduits par André Chouraqui, semblent particulièrement adaptés : « Mieux vaut longueur de souffle que hauteur de souffle » (Qo 7,8). Nous sommes environnés de bien plus de prétention (de hauteur de souffle) que de ténacité (de longueur de souffle).

Le mot « espoir » a-t-il encore un sens ?

Cette crise n'est peut-être pas aussi radicale et totale que cette brève introduction ne le laisse entendre. Il subsiste, si on y prête attention, des lambeaux d'espérance et des régions de l'espoir qui n'ont pas été « contaminées » par cet épuisement des espoirs sociaux. Nous dirons, dans un deuxième temps, ce qu'il en est de ces restes.

## La crise d'une certaine idée de progrès qui avait pris corps à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle

Analysons, pour l'instant, ce qu'il en est du « désenchantement du monde », pour reprendre une expression de Max Weber et pour l'appliquer, au-delà du champ religieux, à un ensemble de croyances qui ont porté les sociétés modernes et connaissent aujourd'hui une crise profonde. Quand on s'interroge sur cette crise, on remonte volontiers au creuset où cette espérance s'est constituée : à savoir le rationalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle et sa vision d'un progrès inéluctable et indéfini, porté par le déploiement de la raison dans toutes les dimensions de la vie sociale.

On saute facilement, ensuite, du constat de cette crise à la proclamation de la postmodernité. C'est une manière de parler qui a une certaine validité, mais qui cache, autant qu'elle révèle, le nœud du problème. Car un versant seulement du projet de la modernité est en crise. L'attitude postmoderne, lorsqu'elle est revendiquée, correspond à l'attitude blasée et cynique de celui qui est revenu de tout et qui joue avec tout ce qu'il a sous la main sans rien prendre au sérieux. C'est un avenir possible pour nos sociétés. Mon diagnostic est que nous n'en sommes pas là et qu'une part seulement des espoirs de la modernité se sont effondrés. Il faut dire quelle part et, par différence, il faut aussi repérer ce qui subsiste ou, tout au moins, ce qui tente de subsister.

Le point intéressant est que ce qui subsiste a, à mes yeux, plus à voir avec l'espérance biblique que ce qui s'est évaporé. Nous verrons cela en son temps.

La croyance qui est, incontestablement, en crise est celle d'une maîtrise de la nature par le savoir et, par ricochet, d'une maîtrise progressive de toutes les difficultés de la vie humaine par le perfectionnement du même savoir.

Pour ce qui concerne la nature, ce projet de maîtrise est formulé, bien avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, par Francis Bacon, au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, au travers de la formule devenue célèbre : il faut « obéir à la nature pour lui commander ». C'est-à-dire que c'est en observant les lois de la nature que l'on va parvenir à en contenir les aléas et les désagréments.

Au début cela n'est qu'une vague idée, qui devient cependant, opérationnelle avec le développement des sciences et, surtout, le début de la révolution industrielle en Angleterre au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est la mise en œuvre, sur une grande échelle, de ce projet, son irruption dans la vie quotidienne, qui en a fait un espoir

partagé au-delà du petit cercle de quelques penseurs. C'est ainsi qu'est advenue une espérance scientifico-technique qui a largement fait la preuve de sa puissance. Elle a produit des résultats considérables : augmentation vertigineuse de la richesse collective, amélioration de la santé, appareillage de la vie quotidienne, accès aux transports rapides, etc. Dans une société comme la France d'aujourd'hui, par exemple, les plus pauvres vivent dans une situation matérielle bien plus confortable que les plus riches d'autrefois.

Aujourd'hui encore, les populations des pays pauvres continuent à rêver de ces pays de cocagne et de nombreuses personnes sont prêtes à prendre des risques considérables, à vivre dans la clandestinité, à se contenter d'un strapontin, pour simplement approcher d'une telle abondance. Mais, pendant ce temps-là, dans les pays riches, l'avenir scientifico-technique ne fait plus rêver.

Il faut dire, d'abord, que ce projet n'a plus autant à promettre qu'à ses débuts.

On continue à espérer que la médecine guérira des maladies aujourd'hui incurables, mais il n'en reste pas moins que l'espérance de vie moyenne s'est considérablement accrue, au point que l'on sent que l'on n'ira pas beaucoup plus loin. Au début du XIX<sup>e</sup>, l'espérance de vie était de 35 ans<sup>1</sup>. Mais à l'époque, déjà, des personnes atteignaient l'âge de 80 ans. Il y avait des écarts énormes de personne à personne. Des enfants mouraient en bas âge. Les maladies infectieuses frappaient à intervalles réguliers. L'espérance de vie a surtout progressé en s'homogénéisant. De ce point de vue, il ne reste plus tant que cela à gagner et les dépenses médicales pour y parvenir deviennent de plus en plus énormes.

Du point de vue de la richesse matérielle, ce sont surtout les inégalités qui posent problème. Car, pour le reste, aucun progrès majeur ne semble nécessaire. Il y a, certes, plus de personnes que jamais qui travaillent et investissent dans les questions d'innovation. Mais cela ne correspond plus à un espoir social largement partagé. Dans de nombreux domaines, d'ailleurs, l'innovation devient de plus en plus difficile à produire et cela explique les investissements considérables qu'elle nécessite. De nouveaux biens ou services apparaissent, à intervalles réguliers, mais ils ne suscitent plus un enthousiasme social marqué, sauf chez quelques passionnés de nouvelles technologies qui sont prêts à faire la queue une nuit entière pour être les premiers à posséder un nouveau gadget.

---

<sup>1</sup> INED, « L'évolution de l'espérance de vie en France », *Graphique du mois*, 2006, n° 5.

Le progrès technique ne passionne plus. A l'inverse, ses conséquences inquiètent de plus en plus. Les effets sur l'environnement de la surconsommation de ressources deviennent chaque année plus visibles. Les épisodes du sang contaminé ou de la vache folle ont même montré que des avancées technologiques, du fait des concentrations qu'elles induisent, pouvaient être dangereuses. Les pesticides largement répandus dans les campagnes provoquent des maladies chez les animaux autant que chez les agriculteurs.

Une critique moins répandue, mais présente, indirectement, par exemple, au travers du risque terroriste ou du risque nucléaire, est que ce progrès technique s'accompagne d'un déséquilibre des pouvoirs qui est source de violence. Celui qui accapare le pouvoir technique pour ses propres fins est doté d'un pouvoir de destruction sans précédent.

## **Rationalisme et irrationalisme : un tandem récurrent**

Cela dit, ces doutes et ces critiques ne sont pas si nouveaux que cela. On attribue souvent à l'époque qualifiée de postmoderne des critiques qui l'ont largement précédée. La modernité rationaliste s'est régulièrement confrontée à son autre : la célébration de l'émotion, de la fantaisie et de la chaleur des relations interpersonnelles. Le projet scientifico-technique se heurte à des crises régulières. Il est même, pratiquement, tout le temps en crise, tout le temps contesté. La crise de l'espérance, dans ce domaine, accompagne chroniquement, et malgré tout, la poursuite de ce projet. Il y a une forme de paradoxe et de tension qui semble en être constitutive.

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, la réaction romantique proteste contre le monde froid et dépourvu d'émotion que le rationalisme industriel fait émerger. Aux « lumières » de la raison, elle oppose, en musique, en poésie ou en peinture, « les nocturnes » de l'émotion. C'est le moment de la redécouverte et, presque, de la découverte des charmes de la nature qui, auparavant, effrayait. C'est une forme d'écologie avant l'heure, où l'homme dialogue avec une nature apaisée qu'il respecte, qu'il écoute et qu'il ne cherche pas à dominer.

Le romantisme passe. La Guerre de 14-18 survient. C'est une gigantesque boucherie amplifiée par la puissance de feu des armes et des gaz toxiques. Les survivants qui reviennent du front, gazés, la « gueule cassée », sont désespérés. Les mouvements irrationalistes, prenant acte de l'absurdité et de la violence inouïe du monde qui s'est révélé à cette occasion, reprennent de la vigueur. C'est, par exemple,

l'âge d'or du surréalisme. En philosophie, c'est l'époque (1935-1936) où Husserl, arrivant à la fin de sa vie, écrit *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. L'existentialisme émerge ensuite et il trouvera son plein essor après la Deuxième Guerre mondiale. Il est porteur d'une pensée anti-technicienne forte dont Jacques Ellul s'inspirera. L'autre source d'Ellul, la théologie barthienne, est aussi une réaction contre l'excès de rationalisme en théologie.

Puis les « Trente glorieuses » surviennent et l'espérance matérielle repart de l'avant. L'Europe de l'Ouest se coule dans le moule de la productivité industrielle à l'américaine. Les « arts ménagers » viennent soulager le travail domestique des femmes. Les bénéfices du progrès technique sont, enfin, à la portée de toutes les bourses. Mais les enfants nés après-guerre voient dans ce monde de plastique et d'appareils une société de consommation austère et dépourvue de charme. La fin des années 60 marque l'émergence d'une nouvelle bouffée anti-technicienne. On y célèbre l'émotion, le surgissement, l'érotisme débridé. L'épidémie de SIDA mettra fin à cette dernière facette. Pour le reste, après des tentatives radicales avortées de rupture avec le modèle dominant, c'est une forme diffuse, mais généralisée, de méfiance face à l'écrit, aux chiffres, aux promesses d'une science potentiellement dangereuse, qui se répandra largement.

Si l'on parle d'espérance, il faut noter que l'irrationalisme n'est pas porteur d'espérance : il est plutôt tourné vers la célébration du moment qui passe, de l'instant, du ressenti, voire de la nostalgie d'un paradis perdu. Il soupire, il exprime sa souffrance, ou bien il veut la liberté à chaque instant, sans projection dans l'avenir.

Certains mouvements irrationalistes ont complété, de ce fait, leurs prises de position d'une allégeance à l'idéologie marxiste, à titre d'espérance. C'était le cas des surréalistes, de nombre d'existentialistes et de beaucoup de mouvements de la fin des années 60. Aujourd'hui cette allégeance est passée de mode, ce qui fait que le futur se rabat de plus en plus sur le présent.

## **La mise en question d'un mode d'action dominant : à la fois critique de la déroute de l'agir techni- cien et recherche d'une autre route**

Aujourd'hui la crise de l'espérance scientifico-technique est radicale. C'est jusqu'à l'attitude technique face à un problème qui est remise globalement en question. Le savoir technique (dans quelque

domaine qu'il s'exerce) est porteur, en effet, d'un mode d'agir particulier : on identifie le problème, on lui trouve une solution et on agit de la manière la plus efficace possible pour « en venir à bout ». Une fois que l'on a trouvé une solution, le problème, pense-t-on, ne se pose plus. Cela engendre une vision linéaire des petites histoires comme de la grande histoire qui va, imagine-t-on, sans cesse de l'avant, de point de non-retour en point de non-retour.

Mais, pour reprendre des exemples empruntés au domaine médical, de nombreuses difficultés auxquelles on se heurte aujourd'hui, montrent que cette vision linéaire du temps est largement fautive. Les antibiotiques ont permis de soigner de nombreuses maladies infectieuses. Il n'en reste pas moins que les germes développent des résistances aux antibiotiques, ce qui impose d'en découvrir de nouveaux. Ensuite, certains médicaments provoquent des effets secondaires lourds. L'effacement de certaines maladies en fait surgir, par ailleurs, de nouvelles. L'intensification des échanges liés à la mondialisation augmente les risques de pandémie. Et on soigne assez bien un grand nombre de pathologies, mais sans y parvenir complètement, ce qui augmente le nombre de malades chroniques. Au total on peut dire que la situation s'est améliorée (et il est possible qu'à titre personnel je fusse mort depuis longtemps sans l'existence des antibiotiques). Mais on ne peut pas parler non plus de points de non-retour. Il y a des rebroussements.

C'est toute la conception du temps de l'action qu'il faut reconsidérer. Cela a-t-il du sens de parler d'espérance avec un temps non linéaire, un temps qui ne va pas toujours de l'avant ? Cela a-t-il du sens d'agir si on sait qu'une victoire n'est jamais acquise une fois pour toutes ? Quel mode d'action, quelle conception du temps, peuvent soutenir une telle espérance ?

Il est probablement assez difficile d'imaginer une autre forme du temps et du devenir tant que l'on en reste au rapport homme/chose. En revanche ce temps complexe et incertain est bien plus familier à quiconque s'intéresse aux rapports hommes/hommes. Et c'est là que l'on voit que les succès du savoir technique se sont souvent payés d'un oubli des rapports hommes/hommes. En repensant l'articulation entre ces deux domaines, on peut voir les choses différemment.

Dans le champ francophone, il semblerait que certaines des victimes de cet agir technique proliférant, qui oublie la logique propre des rapports hommes/hommes, aient écrit les critiques les plus fortes et, paradoxalement, les plus porteuses d'espoir, de ce fait.

Le projet de dominer la nature a, en effet, souvent entraîné avec lui le projet de dominer l'autre ; et les descendants d'esclaves qui

habitent aujourd'hui aux Antilles en savent quelque chose. Les écrivains antillais nous intéressent à double titre : d'une part, du fait qu'ils voient des travers que nous ne percevons pas aussi facilement en Métropole ; d'autre part, du fait que les Antilles, de par leur histoire et leur géographie, se situent au carrefour d'une pluralité de traditions culturelles, de sorte que les rapports hommes/hommes, marqués par leur altérité, y apparaissent dans toute leur fécondité.

Pour ces porte-paroles de l'histoire d'un peuple, réduit en esclavage, puis colonisé, avant d'être admis dans l'arrière-cour de la société d'abondance, l'imaginaire technique est le même imaginaire que celui qui est allé assujettir des peuples, ailleurs dans le monde, transporter des cargaisons d'esclaves pour développer la culture de la canne à sucre, utiliser de la main-d'œuvre à bon marché et construire des routes et des équipements pour pouvoir utiliser un territoire à sa guise. Patrick Chamoiseau le dit, d'une manière romancée, en donnant la parole à un vieillard imaginaire, dans son autobiographie intellectuelle, *Ecrire en pays dominé* :

« En ce temps-là, je m'en souviens, ce qu'ils infligeaient aux peuples dominés s'appelait 'le Progrès' [il cite l'exemple de différents peuples qui ont saboté un tel progrès] [...] J'ai souvenir de tous ceux qui opposèrent à leur 'Progrès' de saines inaptitudes. [...] Les grands accomplissements du 'Progrès' faisaient d'abord progresser l'exploitation coloniale et l'enrichissement des colons. Les routes et les ports servaient à l'évacuation des richesses. L'école fournissait des bras spécialisés. Les hôpitaux des exploités en meilleure santé... »<sup>2</sup>. Une bonne part de la résistance des colonisés consistera à réclamer pour eux les pleins effets de ce « Progrès ». Il ne s'agit pas d'une position désabusée (semblable à celle des enfants gâtés du progrès) devant ce que la technique a produit, mais d'une réaction directe à ce que le déploiement d'une technique matérielle, politique et sociale leur a fait subir.

Agir avec l'autre, plutôt que pour dominer l'autre, suppose de changer de paradigme et de s'inscrire dans un temps différent. C'est ce qu'a tout particulièrement développé dans son œuvre Edouard Glissant, autre écrivain martiniquais, mort en 2011. Il a opposé, ainsi, ce qu'il appelle une identité racine : une manière de se considérer soi et de considérer les autres, en cherchant à s'élever, à étendre son emprise sur un territoire et sur les autres, en raisonnant en termes de haut et de bas ; et une identité rhizome (à l'image des pommes de terre dont les branches prolifèrent sans sortir de terre) qui cherche à

---

<sup>2</sup> Gallimard, 1997, cité, ici, depuis l'édition de poche Folio, p. 34.

nouer des liens horizontalement<sup>3</sup>. La créolisation des langues, qui passe par des croisements entre cultures, est, évidemment, un des cas paradigmatiques auquel il pensait.

Cela oppose, clairement, deux modèles d'action : soit agir de manière efficace pour atteindre un but déterminé, en éliminant les obstacles, ou bien agir avec l'autre, à la rencontre de l'autre, dans une interaction au résultat indéterminé. Le rhizome déploie ses prolongements au hasard<sup>4</sup>, mais il finit quand même par remplir la surface où il est implanté.

Et cela remet sur le devant de la scène le deuxième volet de l'espérance construite au XVIII<sup>e</sup> siècle : le projet démocratique. De fait, ce qui émerge au XVIII<sup>e</sup> est aussi l'espoir de relations humaines « raisonnables », où l'on parvient à construire une place à l'autre, par d'autres voies que l'exercice de la monarchie. Doit-on employer le mot « raison » dans le même sens à propos de la rationalité scientifico-technique et de la recherche de relations pacifiées et raisonnables ? L'erreur, à partir du XVIII<sup>e</sup>, a souvent été de confondre ces deux usages du mot et de croire que la question démocratique était une question dérivée de la question technique. De la sorte, l'espérance de parvenir à un vivre ensemble satisfaisant a souvent été colonisée par l'espérance technique. Le projet de ce que l'on a appelé, à partir du XVII<sup>e</sup>, « l'économie politique » est, par exemple, de régler la question du vivre ensemble via des règles économiques censées inciter, par elles-mêmes, les citoyens à la vertu. Aujourd'hui encore, certains pensent et affirment que les clivages sociaux se résoudront via l'innovation technique, le développement économique ou l'éducation.

Mais ce qu'a dit Glissant (avec d'autres) c'est que l'espérance démocratique de construction commune d'un vivre ensemble mutuellement satisfaisant a sa logique propre, irréductible au projet technique. Agir avec l'autre, que ce soit dans la proximité ou sur une vaste échelle, est un défi en soi qui a ses règles propres et sa conception du temps particulière.

L'espérance qui nous porte est-elle donc celle qui nous fait espérer que nous viendrons à bout de nos problèmes à coups d'outillage et à bout des autres par la force, par la supériorité technique,

---

<sup>3</sup> Edouard Glissant a emprunté cette opposition à Gilles Deleuze et Félix Guattari, comme il le précise dans *Poétique de la relation*, Gallimard, 1990, p. 23.

<sup>4</sup> Dans certaines conditions apparaît en bord de mer, sous les tropiques, une végétation particulière appelée « mangrove ». Cela produit un enchevêtrement de branches rapidement inextricable, alors même que les arbres restent à hauteur moyenne. C'est incontestablement une des images rhizomatiques qui a inspiré Glissant.

ou bien est-elle l'espoir d'échanges entre des personnes, des groupes sociaux, des cultures différentes qui s'enrichissent mutuellement ?

On est là, on le voit bien, au-delà du débat entre rationalisme et irrationalisme. Ce sont deux routes différentes de l'espérance qui s'ouvrent devant nous. Et ces deux routes ne connaissent pas les mêmes déroutes.

## **L'espérance, fragile et contestée, d'une altérité sociale vécue comme un enrichissement**

Ces deux routes correspondent à des modes d'agir différents l'un de l'autre. L'une conduit à agir de manière linéaire : on délimite un territoire (physique ou symbolique : un domaine) où l'on déploie des moyens pour parvenir à un but fixé d'avance, par une minorité qui cherche à l'imposer à une majorité. L'autre conduit à agir de manière incertaine : on construit des relations au devenir imprévisible, où l'on cherche à construire des dialogues mutuellement profitables. L'une déploie un pouvoir, l'autre se déploie progressivement.

La mondialisation, que nous connaissons aujourd'hui, peut être regardée de ces deux points de vue : ou bien comme le déploiement de rapports de force mutuellement exclusifs l'un de l'autre, ou bien comme la construction de dialogues entre des cultures différentes. « J'écris désormais en présence de toutes les langues du monde », écrivit Edouard Glissant, dans une formule devenue célèbre<sup>5</sup>. Il voulait dire par là que ce qu'il disait était sans cesse influencé par les contacts qu'il avait avec d'autres cultures. Il vaut la peine de citer un peu plus largement le texte de celui qui était, à la fin de sa vie, professeur dans une université américaine :

« J'écris désormais en présence de toutes les langues du monde dans la nostalgie poignante de leur devenir menacé. [...] Dans la langue qui me sert à m'exprimer, et quand même je ne me réclamerais que d'elle seule, je n'écris plus de manière monolingue. [...] Ne croyons pas qu'une langue pourrait être demain, et sans encombre, universelle : elle périrait bientôt. [...] Ce que le sabir anglo-américain menace d'abord, c'est les surprises, les sautes, la vie organique et énergique, les faiblesses précieuses et les retirements secrets de la langue anglaise et américaine et canadienne et australienne, etc. La simplification, qui facilite les échanges, les dénature aussitôt »<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> *Traité du Tout-monde, Poétique IV*, Gallimard, 1997, p. 26.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 26-27.

Accepter ce dialogue permanent avec l'autre, avec l'autre culture, suppose d'accepter « les surprises, les sautes, les faiblesses et les retirements secrets ». La conception du temps qui en découle est faite de bien plus de ressassements, de répétitions, non pas de retours du même, mais d'avancées qui supposent de repasser sur des problèmes, de revenir sur des débats, de prendre acte de situations nouvelles imprévisibles. De fait, plusieurs romanciers antillais revendiquent une narrativité qui joue sur le ressassement, par opposition au récit français classique qui se veut clair et linéaire. Glissant lui-même l'a écrit<sup>7</sup>. Mais citons pour l'occasion un autre auteur, Raphaël Confiant : « En français, nos écrivains éprouvent des difficultés à exprimer la temporalité chaotique, brisée qui forme l'expérience historique de nos peuples. (... *Pour y parvenir*) l'une des structures qui m'influence le plus dans ma pratique de l'écriture en français est celle du ressassement. Il s'agit de l'habitude que nous avons non seulement de raconter un même fait de trente-douze mille manières, mais encore de le ressasser comme si on cherchait à en épuiser les significations »<sup>8</sup>.

Ces quelques citations nous montrent, par contraste, combien l'idéologie de la clarté et de la simplicité, des choses qui se disent en quelques mots, est encore forte, aujourd'hui, dans les médias, et spécialement à la télévision.

Mais qui espère encore en la possibilité d'un tel dialogue patient et inattendu ? Qui attend quelque chose d'une interlocution sans cesse reprise ? J'ai écrit dans *Si proches, mais si loin les uns des autres*<sup>9</sup> que le vécu de l'altérité n'avait, aujourd'hui, dans nos sociétés complexes, rien d'évident. L'espérance d'un vivre ensemble harmonieux est vivace, mais fragile. Elle est vivace, car il est clair que les aspirations démocratiques restent fortes partout dans le monde et qu'elles vont même au-delà de la démocratie politique formelle. La volonté d'être associé aux décisions qui concernent notre propre vie est partout à l'œuvre. Mais elle est fragile parce qu'elle est combattue, dans le même temps, par des affirmations nationalistes qui raisonnent par exclusion, domination et protection. Le désenchantement devant les limites du progrès technique entraîne aussi des réactions de repli, de

---

<sup>7</sup> Edouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996, p. 121.

<sup>8</sup> « Questions pratiques d'écriture créole », in *Ecrire la parole de nuit, La nouvelle littérature antillaise*, collectif, Gallimard, 1994, cité depuis l'édition de poche Folio, p. 178.

<sup>9</sup> Frédéric de Coninck, *Si proches, mais si loin les uns des autres, Qui est mon prochain dans la société mondialisée ?*, Lyon, Olivétan, 2011.

refus de l'autre. L'espérance démocratique est toujours vivante, mais elle est contestée et combattue, par une série de groupes sociaux qui veulent avant tout maintenir leurs acquis, plutôt que de prendre le risque de coopérer avec d'autres dans des processus incertains.

La tension n'est pas ici entre rationalisme et irrationalisme, mais entre ouverture et fermeture à l'autre, à sa culture, à ses demandes. Le temps ouvert et généreux du dialogue pourrait disparaître devant le temps monolithique et froid du communautarisme le plus étroit.

Cette deuxième tension me concerne plus que la première, car elle me semble beaucoup plus proche des questions qui ont agité les premiers chrétiens et dont on retrouve la trace dans le Nouveau Testament. La visée d'une humanité réconciliée est au cœur des épîtres de Paul. Et l'attention que les auteurs antillais nous font porter sur des temporalités plus complexes me fait, d'ailleurs, jeter un regard neuf sur l'eschatologie et la vision du temps que l'on trouve dans le Nouveau Testament.

## **Eschatologie et temps « ressassé »**

Ce que je retire des considérations précédentes est qu'il est réducteur de supposer qu'il n'existe que deux versions du temps : l'une cyclique, l'autre linéaire. Une dynamique qui prend en compte l'autre va de l'avant, mais elle a sa propre manière d'avancer, qui n'est pas simplement une ligne droite. Elle compose, elle s'étend, en progressant de proche en proche, en admettant un certain désordre temporel.

On a beaucoup écrit sur la vision judéo-chrétienne du temps qui serait linéaire, par opposition à la majorité des visions de l'Antiquité qui pensaient en termes de temps cyclique. L'affirmation de cette opposition me semble avoir gagné une force étonnante précisément au moment où l'imaginaire technique proliférant a mis en exergue le temps linéaire. A y regarder de plus près, il n'est que partiellement vrai que l'eschatologie judéo-chrétienne pense linéairement. La pensée du cycle n'en est pas absente.

Le plus bel exemple nous en est donné dans le livre des Actes des apôtres. Jésus en fixe le programme au tout début : « Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1,8). Mais cette extension géographique progressive de l'annonce de l'Évangile n'a rien de linéaire. Chaque franchissement de frontière est l'occasion d'une crise. Il faut qu'une persécution éclate à Jérusalem pour que certains chrétiens gagnent la Samarie (Ac 8,1). Quant à l'extension de l'Évangile vers

les païens, elle fait l'objet de nombreuses hésitations. A chaque fois on voit que les juifs doivent, par ricochet, redéfinir ce qui fait le cœur de leur foi (Ac 10–11 et 15). Quand l'Évangile gagne Antioche, ceux de Jérusalem s'inquiètent. Puis une fois qu'un compromis stabilisé a été trouvé, Paul n'envisage que de reprendre le chemin des Églises qu'il a déjà visitées (Ac 15,36) en Asie Mineure. Il faut de nouveaux blocages et une nouvelle vision pour que Paul ose gagner la Grèce avec ses compagnons (Ac 16,6-10). Chaque avancée marque une rupture temporelle. Chacune demande un travail subjectif de ceux qu'elle concerne. Dieu ne déploie pas l'avancée de l'Évangile comme un projet imperturbable qui ignorerait le temps de maturation nécessaire aux chrétiens.

Luc emploie à plusieurs reprises, dans le livre des Actes, l'idée d'une force germinative qui fait que l'Évangile s'étend progressivement. Il dit que l'Église se « multiplie » (Ac 6,1.7 ; 9,31 ; 12,24, en 16,5 il use d'une image proche en disant que l'Église croît). Il use, au reste, du même mot, dans le discours d'Étienne, pour rappeler que le peuple juif, en Égypte, se multipliait lui aussi (Ac 7,17). Au ch. 12 il évoque même explicitement la Genèse en mentionnant la formule complète : « La parole de Dieu était féconde et se multipliait » (Ac 12,24). De péripétie en péripétie l'Évangile se répand, mais aucune péripétie n'est anodine. Aucune ne se résume à un taux de progression inexorable et régulier. Aucune n'ignore les spécificités culturelles des personnes auxquelles elle s'adresse. La rencontre entre les apôtres et ceux qui les entendent porte du fruit. A chaque fois une situation nouvelle émerge de cette rencontre.

Dieu construit progressivement l'Église comme le lieu où des personnes ayant des histoires différentes se rencontrent, et cela engendre une temporalité faite de ressassements, où l'on repasse plusieurs fois, par exemple, sur la question des rapports entre Juifs et Grecs. Chaque fois que l'on revient sur cette question, on l'approfondit et on en perçoit mieux les enjeux. Mais elle n'est pas non plus réglée une fois pour toutes, sans qu'il ne soit plus nécessaire d'y retourner.

Cette patience de Dieu, ce positionnement de ceux qui annoncent l'Évangile comme des serviteurs et non pas comme des dominants qui voudraient mettre un territoire en coupe réglée, explique parfaitement pourquoi la stratégie narrative de l'Apocalypse de Jean doit beaucoup au ressassement. Il n'y a, jamais, dans ce livre, pure répétition du même. Mais on repasse sur des événements dont la portée s'approfondit peu à peu.

Il faut bien voir que cette approche de l'histoire à coups de ressassements est tout à fait typique de celle où celui qui agit est

dominé. Le dominé, ou du moins celui qui refuse la position de dominant, essaye encore et encore de faire entendre sa voix. Il est obligé de recommencer à de nombreuses reprises, de tirer profit de toutes les ouvertures, de chercher le bon angle d'attaque, en attendant le moment où quelque chose se déplace, où l'autre accepte de faire quelque chose de ce qu'il lui dit.

Il est difficile de nier, par ailleurs, que l'Apocalypse de Jean comprend de nombreux cycles, et qu'ils font, qui plus est, écho les uns aux autres. Dans ce livre, les combats se répètent et on retrouve de chapitre en chapitre des configurations semblables. Il y a des victoires partielles et puis le combat continue. Le récit de la victoire sur Babylone est, de ce point de vue, exemplaire.

On lit, ainsi, au ch. 16 : « Le septième ange répandit sa coupe dans les airs, et, du temple, sortit une voix forte venant du trône. Elle dit : C'en est fait ! Alors ce furent des éclairs, des voix et des tonnerres, et un tremblement de terre si violent qu'il n'en fut jamais de pareil depuis que l'homme est sur la terre. La grande cité se brisa en trois parties et les cités des nations s'écroulèrent. Alors Dieu se souvint de Babylone la grande, pour lui donner la coupe où bouillonne le vin de sa colère » (Ap 16,17-19).

On pourrait avoir l'impression que c'est la fin de Babylone. Mais au chapitre suivant on lit : « L'un des sept anges qui tenaient les sept coupes s'avança et me parla en ces termes : Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui réside au bord des océans [...]. Sur son front un nom était écrit, mystérieux : Babylone la grande, mère des prostituées et des abominations de la terre » (Ap 17,1.5).

Est-ce la fin ? Non il y a une nouvelle reprise au chapitre suivant : « Je vis ensuite un autre ange descendre du ciel. Il avait un grand pouvoir et la terre fut illuminée de sa gloire. Il s'écria d'une voix forte : Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande » (Ap 18,1s).

Cette fois-ci Babylone est tombée, mais ce n'est pas encore la fin de l'histoire parce qu'on apprend qu'en fait Babylone était portée par la figure de la bestialité et il reste encore cette bête à vaincre. Le livre rapporte, ainsi, encore beaucoup de péripéties semblables jusqu'au moment de la fin où l'on entend de nouveau cette parole : « Celui qui siège sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Puis il dit : Ecris : Ces paroles sont certaines et véridiques. Et il me dit : C'en est fait. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin » (Ap 21,5s).

Donc « c'en est fait » : la formule revient, et cette fois-ci pour de bon. Mais pour en revenir à ce « c'en est fait » il a fallu ressasser

beaucoup de combats analogues les uns aux autres (mais pas identiques).

Et cela me laisse entendre que Dieu agit dans l'histoire à la manière des dominés. Il pourrait agir comme un dominant qui déploierait sa puissance en faisant étalage de ses moyens techniques. Mais il use lui-même du combat répétitif qui ouvre toujours la porte à l'autre parce que ce qui lui importe, c'est la relation et la réconciliation. Mais en même temps, si on lit l'Apocalypse, on se rend compte que l'histoire avance, doucement, mais qu'elle avance. Les combats s'enchaînent et progressent pour aller vers la fin.

## Compagnons de route

Tous ceux qui partagent, aujourd'hui, l'espérance d'une humanité plus aimante, plus respectueuse de l'autre, s'engagent sur une route qui n'a rien de facile. L'autoroute du progrès technique, de l'enrichissement au prix de la destruction de l'autre et de la nature, continue à fonctionner, mais elle a perdu beaucoup de son attrait et beaucoup en perçoivent la déroute.

Mais tout le monde ne décide pas, pour autant, de tenter le dialogue avec l'autre : il s'agit d'une espérance partagée par certains, mais pas par tous. La route de cette espérance ressemble plus à un chemin tortueux semé d'embûches et de bifurcations imprévisibles. Les compagnons qui marchent sur cette route mal pavée, avec des motivations différentes pour les uns et pour les autres, savent pourtant qu'il est des chemins qui nous mènent au but bien plus sûrement que des autoroutes.

